

ce qui a valu à l'une de ses rues le nom de la Heaumerie, parce que les maîtres heaumiers l'habitaient. (Bardin, Diction de l'armée de terre). Le heaume fut remplacé par l'armure.

Dans les tournois le heaume était la récompense de celui qui s'était le plus vaillamment comporté du côté des tenants, comme l'épée l'était du côté des assaillants.

Dans un ancien manuscrit traitant des tournois, on lit : « Item, quand ils ont bien tournoyé environ deux heures, les trompettes sonnent par ordonnance des juges et si-tôt qu'ils ont sonné l'on ploye les hennies et les pennons ; car alors l'on sçait bien qui doit avoir le prix, tant d'une marche que d'autre. A sçavoir : l'espée pour le meilleur assaillant, le heaume pour le meilleur défendeur. »

— Blas. Employé comme ornement extérieur de l'écu, le heaume au casque fait connaître les différents degrés de noblesse, selon sa nature et sa situation, et la matière dont il est composé, ainsi :

— Les rois et les empereurs, en général, le portent tout d'or broché, brodé et damasquiné, taré de front, la visière entièrement ouverte sans aucune grille ni barreau.

— Le casque du roi, en France, est d'or taré c'est-à-dire, posé de front, tout ouvert et sans grille pour marque de son pouvoir absolu.

— Les princes et les ducs portaient les casques d'argent taré de front, sans grille, la visière presque ouverte.

— Les marquis avaient un casque d'argent taré de front, à onze grilles d'or, les bords du même.

— Les comtes et les vicomtes portaient le casque d'argent taré au tiers, à neuf grilles d'or, les bords du même.

— Les barons avaient un casque d'argent, les bords d'or à sept grilles du même, taré à demi-profil.

— Les gentilshommes non titrés portaient un casque d'acier poli à cinq grilles, taré de profil.

— Le gentilhomme de trois races avait un casque d'acier, taré de profil, la visière ouverte, le nasal relevé, le verail abaissé, montrant trois grilles à sa visière.

— Les nouveaux anoblis portaient un casque d'acier poli, taré de profil et sans grille, la visière presque baissée.

— Les bâtards portaient le casque d'acier poli, taré de profil et couronné, la visière baissée et sans grille.

— Aujourd'hui, les casques ne sont guère en usage sur les écus ; on y met plus ordinairement des couronnes.

HEAUMIER s. m. (6-mié ; à asp. — rad. heaume). Techn. anc. Fabricant de heaumes ou d'armes en général.

— Hort. Variété de brunnellier. l Variété de bigarreaux à fruit tendre, sans être mou comme les guignes.

HÉAUTOGNOSE s. f. (6-to-gno-ze — du gr. heautos, soi-même ; gnosis, connaissance). Philos. Connaissance de soi-même, de sa propre nature.

Héautontimorumenos (T), c'est-à-dire l'homme qui se punit lui-même, comédie de Térence, représentée l'an 163 av. J.-C. Le titre, qui est resté grec, indique suffisamment que cette pièce est une imitation de Ménandre ; mais Térence a fondu et coordonné avec beaucoup d'art une double intrigue appartenant probablement à deux pièces différentes. Cette comédie est, à proprement parler, un petit drame bourgeois. Ménédème a séparé son fils, Clinias, d'une jeune fille qu'il voulait épouser, Antiphile, et l'amoureux désespéré s'expatrie. Le père, désolé de ce départ, se reproche sa cruauté et se retire à la campagne. Clinias revient ; mais, craignant toujours la colère paternelle, il se cache chez un voisin, Chrémes, chez lequel il trouve moyen de faire venir Antiphile, comme servante de la courtisane Bacchis. Toute la pièce est remplie par les bons tours de l'esclave Syrus, un vrai Scapin, qui finit par persuader Ménédème de recevoir dans sa maison Bacchis. Ainsi, ce père, croyant que Bacchis est la maîtresse de son fils, fait pour une courtisane ce qu'il n'a jamais voulu faire pour une jeune fille très-sage ; c'est la seule moralité de la pièce, Antiphile, bienôt reconnue pour la fille de Chrémes, épouse Clinias. Le personnage d'Antiphile est une des créations les plus aimables de tout le théâtre latin. C'est dans cette comédie que se trouve le vers si connu :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

L'Héautontimorumenos a donné lieu à de grandes discussions critiques entre Ménage et l'abbé d'Aubignac. Fagan a imité faiblement l'intrigue de cette jolte pièce, dans sa comédie de l'Hygiène, jouée au Théâtre-Français en 1737.

Héaux de Bréhat (PHARE DES). C'est l'un de nos phares les plus importants ; son feu fixe rayonne chaque nuit sur le vaste et dangereux espace compris entre la côte de Bretagne et les roches de Douvres. Pour le construire, il fallut surmonter des difficultés immenses. Des ouvriers avaient vainement travaillé pour le travail à exécuter. Il fallait qu'ils fussent logés sur le roc ; car la navigation était trop incertaine et le temps pendant lequel les bâtiments pouvaient sta-

tionner trop court pour que l'on pût songer à les renvoyer chaque jour à terre. Heureusement, à très-peu de distance de l'emplacement choisi pour la construction, se trouvaient deux aiguilles assez rapprochées l'une de l'autre et assez élevées pour demeurer constamment au-dessus du niveau des plus hautes mers ; on obtint ainsi une plate-forme assez durable, moyennant réparation pour l'usage que l'on voulait en faire. Les logements et une tour en charpente, destinée à soutenir un phare provisoire, y furent installés.

Chaque jour, dès que la mer serait retirée, les ouvriers se rendaient au travail, et les heures des repas étaient combinées de manière qu'ils ne fussent point distraits pendant toute la marée. Au moment où la mer, en remontant, allait les forcer à se retirer, une cloche donnait le signal. On se hâtait de couvrir avec du ciment jouissant de la propriété de durcir instantanément les portions de maçonnerie qui venaient d'être terminées, et l'on courait se réfugier dans les logements. Il arrivait cependant que la mer s'élevait parfois avec une rapidité inusitée ; malheur alors aux retardataires ! ils n'avaient d'autre ressource que de se jeter bien vite à l'eau avant que la profondeur fût devenue dangereuse.

Le roc sur lequel repose la construction du phare est formé par un porphyre noir, extrêmement dur et résistant. Néanmoins, comme il présentait en quelques endroits des fissures, on commença par se débarrasser de toutes les parties superficielles de la roche, et on y établit une base parfaitement saine ; et comme il importait en même temps que le pied de la construction ne pût jamais être décaussé, l'ingénieur qui présidait aux travaux, M. Royndal, prit les mesures nécessaires pour qu'il fût complètement entouré dans le roc d'un rocher. Dans ce but, une surface annulaire de 11m,70 de diamètre, destinée à supporter la maçonnerie en pierre de taille, fut entaillée au pic dans le porphyre, sur un demi-mètre de profondeur, et dressée avec la dernière exactitude, travail d'une excessive difficulté, à cause de la dureté de la roche. C'est dans cette rainure, ainsi protégée par toutes les premières assises, qu'on édifia les premières assises. Dans un but de stabilité qui est devenu pour l'ingénieur un principe d'économie, l'édifice, qui a 47m,40 de hauteur, a été partagé en deux parties principales. La première, concave à sa base, est en maçonnerie pleine jusqu'à un mètre au-dessus du niveau des plus hautes mers ; elle a 13m,70 de diamètre à son pied et 8m,60 à son sommet. La seconde, reposant sur une base considérée comme inébranlable, présente le degré de légèreté qu'il eût pu offrir si l'on n'eût dit sans égards à ses risques l'équilibre et de Bel-Rock sont loin d'avoir des proportions aussi monumentales. M. Reynaud y a consacré six ans. La première année a été employée à l'étude des localités et à la rédaction des projets ; la seconde, à l'établissement des logements et de la rainure des roches ; la troisième, à la construction du massif plein ; pendant la quatrième, la tour s'est élevée à la première galerie ; pendant la cinquième, un peu au-dessus du couronnement ; enfin, en 1839, on a pu poser la lanterne. Le monument porte cette inscription : Cet édifice, commencé en 1836, a été terminé en 1839, Louis-Philippe régnant. Seul, au milieu de l'océan, le phare des Héaux de Bréhat acquiert, par cet isolement même, un caractère de grandeur sévère qui impressionne profondément le voyageur. « Il a, dit Michelet, la simplicité sublime d'une gigantesque plante de mer. » Enorme, immobile, silencieux, il semble, en effet, une sorte de défi jeté au démon des tempêtes par le génie de l'homme.

« Parfois, dit à son tour M. Quatrefages, on dirait que, sensibles à l'outrage, le ciel et la mer se liguent contre l'ennemi qui les brave par son impossibilité. Les vents impétueux du nord-ouest rugissent autour du fanal et lancent contre ses solides vitraux des torrents de pluie, des tourbillons de grêle et de neige. Sous l'impulsion de leur souffle irrésistible, arrivent du large des lames gigantesques, dont le sommet atteint quelquefois jusqu'à la première galerie ; mais ces masses fluides glissent sur les surfaces rondes et polies du granit, qui ne laissent aucune prise à l'écoulement ; jusque par-dessus la coupole de longues fusées d'écume, et vont déferler en mugissant sur les roches de Stallo-Bras ou sur les galets du Sillon. Le phare supporte ces terribles assauts sans en être ébranlé. Cependant, il s'incline comme pour rendre hommage à la puissance de ses adversaires. Les gardiens n'ont assuré que, lors d'une violente tempête, les vases à huile placés dans une des chambres les plus élevées présentent une variation de niveau de plus d'un pouce, ce qui suppose que le sommet de la tour décrit un arc de près d'un mètre d'étendue. »

HEBA s. m. (6-ba-ia ; à asp.). Mot arabe qui désigne le grand gilet ouvert et flottant que les indigènes algériens mettent par-dessus le bedjaï.

HEBBE (G.-O.), publiciste suédois, né vers 1805. Après avoir voyagé en Orient, il publia des articles dans les journaux des brochures politiques, prit une part de plus active au mouvement libéral qui eut lieu dans son pays en 1838, et se vit bientôt après contraint, pour ce motif, de quitter la Suède. Hebbe alla chercher une nouvelle patrie aux États-Unis (1843), où il s'est fait connaître comme journaliste et comme historien. Outre de nombreux articles, insérés notamment dans le New York, on a de lui une Histoire universelle (New-York, 1848) et plusieurs traductions anglaises d'ouvrages allemands.

HEBBEL (Frédéric), poète allemand, né à Wessleben (Holslein) en 1813, mort à Vienne en 1863. Fils d'un simple paysan, il reçut une instruction des plus élémentaires et fut employé à quinze ans, comme copiste, chez le maire de sa paroisse. Ce fut dans ce milieu, si peu fait pour développer l'âme poétique, que le jeune Hebbe, doué d'une brillante imagination, composa ses premiers essais poétiques. Encouragé par Umland, qu'il rencontra par hasard, il envoya quelques pièces de vers à Mme Amalie Schoppe, qui les inséra dans une revue qu'elle publiait à Hambourg. A vingt-deux ans, Hebbe quitta son village et se rendit dans cette ville. Là, d'après les conseils de quelques personnes qui lui portaient intérêt, il rentra entièrement dans la vie civile, et se livra à l'étude des sciences d'Herderberg et de Munich, où il étudia surtout la philosophie, l'histoire, la littérature. Lorsqu'il eut passé ses examens de docteur dans cette dernière ville (1841), il retourna à Hambourg, où il fut nommé professeur de philosophie, et obtint un grand succès. S'étant rendu à Copenhague l'année suivante, il s'y lia intimement avec Thordwaldsen et (Ehlersen) et reçut du roi de Danemark une pension pour voyager. Hebbe fut alors pour Paris, où il se lia avec l'Italie, habita successivement Rome, Pise et Palerme, puis il alla se fixer à Vienne en Autriche, au printemps de 1846. Ce fut dans cette ville, où il passa le reste de sa vie, qu'il connut l'actrice Christine Engländer, avec laquelle il se maria dans le courant de la même année. Hebbe est un des poètes dramatiques les plus remarquables de l'Allemagne contemporaine. Ses œuvres se distinguent par la hardiesse des conceptions, le fœtal de l'imagination, la vigueur et l'originalité du style ; mais on lui a reproché à juste titre sa prédilection pour le bizarre, l'horrible, et son exagération habituelle dans les situations et les sentiments. « Penseur subtil, imagination singulière, écrivain pathétique et nerveux, dit M. Saint-René Taillandier, ses défauts, comme ses qualités, sont empreints d'une originalité incontestable. Tout ce qu'il y a de lui de bizarreries obscures unies à une dramatique vigueur, tout ce qu'il y a d'indéchiffrable dans ses créations les plus mâles devait naturellement frapper l'opinion. Son invention est puissante, son style plein de précision et d'énergie ; il excite à faire vibrer le choc des passions antiprises ; quant à la pensée même de l'œuvre, elle est compliquée et difficile à suivre. Qu'on le prenne pour le rénovateur de l'art ou pour une vivante énigme, il faut, bon gré mal gré, reconnaître Hebbe couronné de fleurs, avec une coupe d'or à la main. »

Hebbe fut privé par Jupiter de ses fonctions d'échanson, parce qu'un jour, en servant à boire aux dieux, elle se laissa tomber d'un marbre, et fut précipité dans le Styx. C'est cette circonstance que résumait Lemerrier à rappeler dans les vers suivants :

Bacchus se leva, ému par une double ivresse ; Il court, il suit les pas de l'agile déesse ; A la table céleste il est trépidé le tour ; Mains prompt sur la colombe est le vol de l'andor. Mais, o scandale ! ô cris ! Hébé, qui se voit prise, Tombe, laissant rouler son urne qui se brise.

Certes, la cause de cette chute était des plus honorables ; mais Jupiter fut inflexible sur le décorum, et la pauvre Hébé dut résigner son emploi entre les mains du beau Ganymède.

Chez les Romains, la déesse Juventas (la Jeunesse) n'avait pas de légende, quoique beaucoup de temples lui fussent dédiés ; mais, du reste, elle rappelait exactement la divinité grecque.

Démouster, dans sa Lettre VI à Emilie, dépeint ainsi Hébé :

Hébé fut l'aimable déesse De la fraîcheur de la jeunesse. Sa main, à la table des dieux, Versait le nectar à la ronde ; Versait le lait encore mieux, Par le doux écart de ses yeux, Enivrer le maître du monde.

Le nom d'Hébé, chez les Grecs, était devenu synonyme de jeunesse, adolescence, efflorescence, puberté. Tout son mythe se rattache à cette idée. C'est ainsi que, dans Homère, Hébé verse le nectar aux immortels, et cette boisson divine les entretient dans une éternelle jeunesse.

Dans l'hymne homérique à Apollon, Hébé danse avec les Grâces, les Fleurs, l'Harmonie et l'Amour, et, toutes ensemble, la main à la main, mènent des rondes en signe de joie de la naissance du dieu du jour.

Hébé est aussi appelée Ganymède. Cependant, selon la Fable, Ganymède était un gar-

çon qui lui succéda, comme nous venons de le dire, dans ses fonctions de vaseur des dieux. Est-ce que cette transformation du sexe de cette sorte d'hétaire divine n'aurait pas quelque signification historique, quelque trait à l'invasion des mœurs asiatiques dans la Grèce, de ces mœurs venues de l'Inde, qui furent célébrées par Anacréon, qui furent analysées subtilement par Socrate, et qui furent dans les terres magaliennes ; L'Hébé est un arbrisseau élégant. (Dict. d'hist. nat.)

— Encycl. Astron. Hébé, la sixième des petites planètes, fut découverte le 17 juillet 1847, par Hencke. Ses principaux éléments sont :

Moyen mouvement diurne . . . = 939' 38" Durée de la révolution sidérale . . . = 1,379 j, 63 Distance moyenne au soleil . . . = 2,425 Unités astronomiques . . . = 85 millions 202,000 Excentricité . . . = 0,202 Longitude du périhélie . . . = 159° 15' 26" Longitude moyenne de l'époque = 470° 26' 23" Longitude du nœud ascendant . . . = 138° 31' 55" Inclinaison = 14° 46' 32" Encombre en temps moyen . . . = 13,0 juillet 1852.

HEBÉ, déesse et personnification de la jeunesse dans la mythologie gréco-romaine. Elle fille de Jupiter et de Junon, et remplissait dans l'Olympe, avant Ganymède, la fonction d'échanson des dieux, auxquels elle servait le nectar et l'ambrosie ; elle eut toujours dans ses attributions ce qui concernait la vie domestique des habitants de l'empire céleste, et était aussi Junon à ateler son char.

En grec, Hébé signifie proprement jeunesse, d'où hébété, hébété, être jeune ; hébétrion, lieu de plaisir, hébéthos, jeune homme, etc. Le grec Hébé, jeunesse, appartient probablement à la même famille que le sanscrit yavan, jeune, pour yavana, comme le prouve le comparatif yavayava, qui superlatif yavishthas et le zend yava, jeune. Ces divers mots, provenant, ce qu'on croit, de la racine yu, repousser, éloigner, défendre, et aussi aider, secourir, et ils ont dû désigner, dans l'origine, le jeune homme comme le défenseur naturel de la famille ou du pays. C'est exactement le sens que les Latins donnaient au mot juvenes, et Tite-Live appelle ainsi les citoyens propres au service militaire, depuis vingt ans jusqu'à quarante. L'acception plus générale de jeune ne semble donc que secondaire. Il est curieux d'observer que le latin juvenis trouve également sa racine indigène dans juvare, jutam, etc. aider, secourir, qui correspond au sanscrit yu, lequel n'est représenté en grec que par juvare pour juvare, qui a certain- nement, pour sa part, aucun rapport immédiat avec hébé ; et ainsi se justifie l'étymologie de Varron, qui fait dériver juvenis de juvare, scilicet quid adjuvare, c'est-à-dire, secourir. L'allemand jung, le russe toutou et le persan djuvan, jeune, font partie du même groupe étymologique.

Lorsque Hercule fut admis dans l'Olympe, il reçut Hébé pour épouse et en eut deux fils, Alexandre (secourable) et Anicéus (invincible) ; suivant quelques auteurs, Alexandre ou Alexiare était une fille. Le sens de l'union d'Hercule avec Hébé est facile à saisir : la jeunesse se trouve ordinairement unie à la force. On a représenté Hébé couronnée de fleurs, avec une coupe d'or à la main.

Hébé fut privée par Jupiter de ses fonctions d'échanson, parce qu'un jour, en servant à boire aux dieux, elle se laissa tomber d'un marbre, et fut précipité dans le Styx. C'est cette circonstance que résumait Lemerrier à rappeler dans les vers suivants :

Bacchus se leva, ému par une double ivresse ; Il court, il suit les pas de l'agile déesse ; A la table céleste il est trépidé le tour ; Mains prompt sur la colombe est le vol de l'andor. Mais, o scandale ! ô cris ! Hébé, qui se voit prise, Tombe, laissant rouler son urne qui se brise.

Certes, la cause de cette chute était des plus honorables ; mais Jupiter fut inflexible sur le décorum, et la pauvre Hébé dut résigner son emploi entre les mains du beau Ganymède.

Chez les Romains, la déesse Juventas (la Jeunesse) n'avait pas de légende, quoique beaucoup de temples lui fussent dédiés ; mais, du reste, elle rappelait exactement la divinité grecque.

Démouster, dans sa Lettre VI à Emilie, dépeint ainsi Hébé :

Hébé fut l'aimable déesse De la fraîcheur de la jeunesse. Sa main, à la table des dieux, Versait le nectar à la ronde ; Versait le lait encore mieux, Par le doux écart de ses yeux, Enivrer le maître du monde.

Le nom d'Hébé, chez les Grecs, était devenu synonyme de jeunesse, adolescence, efflorescence, puberté. Tout son mythe se rattache à cette idée. C'est ainsi que, dans Homère, Hébé verse le nectar aux immortels, et cette boisson divine les entretient dans une éternelle jeunesse.

Dans l'hymne homérique à Apollon, Hébé danse avec les Grâces, les Fleurs, l'Harmonie et l'Amour, et, toutes ensemble, la main à la main, mènent des rondes en signe de joie de la naissance du dieu du jour.

Hébé est aussi appelée Ganymède. Cependant, selon la Fable, Ganymède était un gar-

çon qui lui succéda, comme nous venons de le dire, dans ses fonctions de vaseur des dieux. Est-ce que cette transformation du sexe de cette sorte d'hétaire divine n'aurait pas quelque signification historique, quelque trait à l'invasion des mœurs asiatiques dans la Grèce, de ces mœurs venues de l'Inde, qui furent célébrées par Anacréon, qui furent analysées subtilement par Socrate, et qui furent dans les terres magaliennes ; L'Hébé est un arbrisseau élégant. (Dict. d'hist. nat.)

— Encycl. Astron. Hébé, la sixième des petites planètes, fut découverte le 17 juillet 1847, par Hencke. Ses principaux éléments sont :

Moyen mouvement diurne . . . = 939' 38" Durée de la révolution sidérale . . . = 1,379 j, 63 Distance moyenne au soleil . . . = 2,425 Unités astronomiques . . . = 85 millions 202,000 Excentricité . . . = 0,202 Longitude du périhélie . . . = 159° 15' 26" Longitude moyenne de l'époque = 470° 26' 23" Longitude du nœud ascendant . . . = 138° 31' 55" Inclinaison = 14° 46' 32" Encombre en temps moyen . . . = 13,0 juillet 1852.

HEBÉ, déesse et personnification de la jeunesse dans la mythologie gréco-romaine. Elle fille de Jupiter et de Junon, et remplissait dans l'Olympe, avant Ganymède, la fonction d'échanson des dieux, auxquels elle servait le nectar et l'ambrosie ; elle eut toujours dans ses attributions ce qui concernait la vie domestique des habitants de l'empire céleste, et était aussi Junon à ateler son char.

En grec, Hébé signifie proprement jeunesse, d'où hébété, hébété, être jeune ; hébétrion, lieu de plaisir, hébéthos, jeune homme, etc. Le grec Hébé, jeunesse, appartient probablement à la même famille que le sanscrit yavan, jeune, pour yavana, comme le prouve le comparatif yavayava, qui superlatif yavishthas et le zend yava, jeune. Ces divers mots, provenant, ce qu'on croit, de la racine yu, repousser, éloigner, défendre, et aussi aider, secourir, et ils ont dû désigner, dans l'origine, le jeune homme comme le défenseur naturel de la famille ou du pays. C'est exactement le sens que les Latins donnaient au mot juvenes, et Tite-Live appelle ainsi les citoyens propres au service militaire, depuis vingt ans jusqu'à quarante. L'acception plus générale de jeune ne semble donc que secondaire. Il est curieux d'observer que le latin juvenis trouve également sa racine indigène dans juvare, jutam, etc. aider, secourir, qui correspond au sanscrit yu, lequel n'est représenté en grec que par juvare pour juvare, qui a certain- nement, pour sa part, aucun rapport immédiat avec hébé ; et ainsi se justifie l'étymologie de Varron, qui fait dériver juvenis de juvare, scilicet quid adjuvare, c'est-à-dire, secourir. L'allemand jung, le russe toutou et le persan djuvan, jeune, font partie du même groupe étymologique.

Lorsque Hercule fut admis dans l'Olympe, il reçut Hébé pour épouse et en eut deux fils, Alexandre (secourable) et Anicéus (invincible) ; suivant quelques auteurs, Alexandre ou Alexiare était une fille. Le sens de l'union d'Hercule avec Hébé est facile à saisir : la jeunesse se trouve ordinairement unie à la force. On a représenté Hébé couronnée de fleurs, avec une coupe d'or à la main.

Hébé fut privée par Jupiter de ses fonctions d'échanson, parce qu'un jour, en servant à boire aux dieux, elle se laissa tomber d'un marbre, et fut précipité dans le Styx. C'est cette circonstance que résumait Lemerrier à rappeler dans les vers suivants :

Bacchus se leva, ému par une double ivresse ; Il court, il suit les pas de l'agile déesse ; A la table céleste il est trépidé le tour ; Mains prompt sur la colombe est le vol de l'andor. Mais, o scandale ! ô cris ! Hébé, qui se voit prise, Tombe, laissant rouler son urne qui se brise.

Certes, la cause de cette chute était des plus honorables ; mais Jupiter fut inflexible sur le décorum, et la pauvre Hébé dut résigner son emploi entre les mains du beau Ganymède.

Chez les Romains, la déesse Juventas (la Jeunesse) n'avait pas de légende, quoique beaucoup de temples lui fussent dédiés ; mais, du reste, elle rappelait exactement la divinité grecque.

Démouster, dans sa Lettre VI à Emilie, dépeint ainsi Hébé :

Hébé fut l'aimable déesse De la fraîcheur de la jeunesse. Sa main, à la table des dieux, Versait le nectar à la ronde ; Versait le lait encore mieux, Par le doux écart de ses yeux, Enivrer le maître du monde.

Le nom d'Hébé, chez les Grecs, était devenu synonyme de jeunesse, adolescence, efflorescence, puberté. Tout son mythe se rattache à cette idée. C'est ainsi que, dans Homère, Hébé verse le nectar aux immortels, et cette boisson divine les entretient dans une éternelle jeunesse.

Dans l'hymne homérique à Apollon, Hébé danse avec les Grâces, les Fleurs, l'Harmonie et l'Amour, et, toutes ensemble, la main à la main, mènent des rondes en signe de joie de la naissance du dieu du jour.

Hébé est aussi appelée Ganymède. Cependant, selon la Fable, Ganymède était un gar-

çon qui lui succéda, comme nous venons de le dire, dans ses fonctions de vaseur des dieux. Est-ce que cette transformation du sexe de cette sorte d'hétaire divine n'aurait pas quelque signification historique, quelque trait à l'invasion des mœurs asiatiques dans la Grèce, de ces mœurs venues de l'Inde, qui furent célébrées par Anacréon, qui furent analysées subtilement par Socrate, et qui furent dans les terres magaliennes ; L'Hébé est un arbrisseau élégant. (Dict. d'hist. nat.)

— Encycl. Astron. Hébé, la sixième des petites planètes, fut découverte le 17 juillet 1847, par Hencke. Ses principaux éléments sont :

Moyen mouvement diurne . . . = 939' 38" Durée de la révolution sidérale . . . = 1,379 j, 63 Distance moyenne au soleil . . . = 2,425 Unités astronomiques . . . = 85 millions 202,000 Excentricité . . . = 0,202 Longitude du périhélie . . . = 159° 15' 26" Longitude moyenne de l'époque = 470° 26' 23" Longitude du nœud ascendant . . . = 138° 31' 55" Inclinaison = 14° 46' 32" Encombre en temps moyen . . . = 13,0 juillet 1852.

HEBÉ, déesse et personnification de la jeunesse dans la mythologie gréco-romaine. Elle fille de Jupiter et de Junon, et remplissait dans l'Olympe, avant Ganymède, la fonction d'échanson des dieux, auxquels elle servait le nectar et l'ambrosie ; elle eut toujours dans ses attributions ce qui concernait la vie domestique des habitants de l'empire céleste, et était aussi Junon à ateler son char.

En grec, Hébé signifie proprement jeunesse, d'où hébété, hébété, être jeune ; hébétrion, lieu de plaisir, hébéthos, jeune homme, etc. Le grec Hébé, jeunesse, appartient probablement à la même famille que le sanscrit yavan, jeune, pour yavana, comme le prouve le comparatif yavayava, qui superlatif yavishthas et le zend yava, jeune. Ces divers mots, provenant, ce qu'on croit, de la racine yu, repousser, éloigner, défendre, et aussi aider, secourir, et ils ont dû désigner, dans l'origine, le jeune homme comme le défenseur naturel de la famille ou du pays. C'est exactement le sens que les Latins donnaient au mot juvenes, et Tite-Live appelle ainsi les citoyens propres au service militaire, depuis vingt ans jusqu'à quarante. L'acception plus générale de jeune ne semble donc que secondaire. Il est curieux d'observer que le latin juvenis trouve également sa racine indigène dans juvare, jutam, etc. aider, secourir, qui correspond au sanscrit yu, lequel n'est représenté en grec que par juvare pour juvare, qui a certain- nement, pour sa part, aucun rapport immédiat avec hébé ; et ainsi se justifie l'étymologie de Varron, qui fait dériver juvenis de juvare, scilicet quid adjuvare, c'est-à-dire, secourir. L'allemand jung, le russe toutou et le persan djuvan, jeune, font partie du même groupe étymologique.

Lorsque Hercule fut admis dans l'Olympe, il reçut Hébé pour épouse et en eut deux fils, Alexandre (secourable) et Anicéus (invincible) ; suivant quelques auteurs, Alexandre ou Alexiare était une fille. Le sens de l'union d'Hercule avec Hébé est facile à saisir : la jeunesse se trouve ordinairement unie à la force. On a représenté Hébé couronnée de fleurs, avec une coupe d'or à la main.

Hébé fut privée par Jupiter de ses fonctions d'échanson, parce qu'un jour, en servant à boire aux dieux, elle se laissa tomber d'un marbre, et fut précipité dans le Styx. C'est cette circonstance que résumait Lemerrier à rappeler dans les vers suivants :

Bacchus se leva, ému par une double ivresse ; Il court, il suit les pas de l'agile déesse ; A la table céleste il est trépidé le tour ; Mains prompt sur la colombe est le vol de l'andor. Mais, o scandale ! ô cris ! Hébé, qui se voit prise, Tombe, laissant rouler son urne qui se brise.

Certes, la cause de cette chute était des plus honorables ; mais Jupiter fut inflexible sur le décorum, et la pauvre Hébé dut résigner son emploi entre les mains du beau Ganymède.

Chez les Romains, la déesse Juventas (la Jeunesse) n'avait pas de légende, quoique beaucoup de temples lui fussent dédiés ; mais, du reste, elle rappelait exactement la divinité grecque.

Démouster, dans sa Lettre VI à Emilie, dépeint ainsi Hébé :

Hébé fut l'aimable déesse De la fraîcheur de la jeunesse. Sa main, à la table des dieux, Versait le nectar à la ronde ; Versait le lait encore mieux, Par le doux écart de ses yeux, Enivrer le maître du monde.

Le nom d'Hébé, chez les Grecs, était devenu synonyme de jeunesse, adolescence, efflorescence, puberté. Tout son mythe se rattache à cette idée. C'est ainsi que, dans Homère, Hébé verse le nectar aux immortels, et cette boisson divine les entretient dans une éternelle jeunesse.

Dans l'hymne homérique à Apollon, Hébé danse avec les Grâces, les Fleurs, l'Harmonie et l'Amour, et, toutes ensemble, la main à la main, mènent des rondes en signe de joie de la naissance du dieu du jour.

Hébé est aussi appelée Ganymède. Cependant, selon la Fable, Ganymède était un gar-

çon qui lui succéda, comme nous venons de le dire, dans ses fonctions de vaseur des dieux. Est-ce que cette transformation du sexe de cette sorte d'hétaire divine n'aurait pas quelque signification historique, quelque trait à l'invasion des mœurs asiatiques dans la Grèce, de ces mœurs venues de l'Inde, qui furent célébrées par Anacréon, qui furent analysées subtilement par Socrate, et qui furent dans les terres magaliennes ; L'Hébé est un arbrisseau élégant. (Dict. d'hist. nat.)

— Encycl. Astron. Hébé, la sixième des petites planètes, fut découverte le 17 juillet 1847, par Hencke. Ses principaux éléments sont :

Moyen mouvement diurne . . . = 939' 38" Durée de la révolution sidérale . . . = 1,379 j, 63 Distance moyenne au soleil . . . = 2,425 Unités astronomiques . . . = 85 millions 202,000 Excentricité . . . = 0,202 Longitude du périhélie . . . = 159° 15' 26" Longitude moyenne de l'époque = 470° 26' 23" Longitude du nœud ascendant . . . = 138° 31' 55" Inclinaison = 14° 46' 32" Encombre en temps moyen . . . = 13,0 juillet 1852.

HEBE, déesse et personnification de la jeunesse dans la mythologie gréco-romaine. Elle fille de Jupiter et de Junon, et remplissait dans l'Olympe, avant Ganymède, la fonction d'échanson des dieux, auxquels elle servait le nectar et l'ambrosie ; elle eut toujours dans ses attributions ce qui concernait la vie domestique des habitants de l'empire céleste, et était aussi Junon à ateler son char.

En grec, Hébé signifie proprement jeunesse, d'où hébété, hébété, être jeune ; hébétrion, lieu de plaisir, hébéthos, jeune homme, etc. Le grec Hébé, jeunesse, appartient probablement à la même famille que le sanscrit yavan, jeune, pour yavana, comme le prouve le comparatif yavayava, qui superlatif yavishthas et le zend yava, jeune. Ces divers mots, provenant, ce qu'on croit, de la racine yu, repousser, éloigner, défendre, et aussi aider, secourir, et ils ont dû désigner, dans l'origine, le jeune homme comme le défenseur naturel de la famille ou du pays. C'est exactement le sens que les Latins donnaient au mot juvenes, et Tite-Live appelle ainsi les citoyens propres au service militaire, depuis vingt ans jusqu'à quarante. L'acception plus générale de jeune ne semble donc que secondaire. Il est curieux d'observer que le latin juvenis trouve également sa racine indigène dans juvare, jutam, etc. aider, secourir, qui correspond au sanscrit yu, lequel n'est représenté en grec que par juvare pour juvare, qui a certain- nement, pour sa part, aucun rapport immédiat avec hébé ; et ainsi se justifie l'étymologie de Varron, qui fait dériver juvenis de juvare, scilicet quid adjuvare, c'est-à-dire, secourir. L'allemand jung, le russe toutou et le persan djuvan, jeune, font partie du même groupe étymologique.

Lorsque Hercule fut admis dans l'Olympe